La transidentité et la théorie du genre  
— *Récit de vie* —



par  
Russel Aurore BOUCHARD

Les Classiques des sciences sociales

Chicoutimi

20 décembre 2019



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

**Politique d'utilisation  
de la bibliothèque des Classiques**

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi

Courriel: [classiques.sc.soc@gmail.com](mailto:classiques.sc.soc@gmail.com)

Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte de :

Russel Aurore Bouchard

**“La transidentité et la théorie du genre — Récit de vie—”.**

Texte inédit. Chicoutimi : Les Classiques des sciences sociales, 20 décembre 2019.

[Autorisation formelle accordée par l’auteur le 20 décembre 2019 de diffuser le texte de cette conférence, en accès libre, dans Les Classiques des sciences sociales.]

Boite_aux_lettres_clair Courriel : Russel Aurore Bouchard : [rbouchard9@videotron.ca](mailto:rbouchard9@videotron.ca)

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 20 décembre 2019 à Chicoutimi, Québec.

fait_sur_mac

Russel Aurore Bouchard

citoyenne libre et historienne professionnelle,  
Chicoutimi, Ville de Saguenay (1948 - )

“La transidentité et la théorie du genre  
— Récit de vie —”.



Texte inédit. Chicoutimi : Les Classiques des sciences sociales, 20 décembre 2019.

Russel Aurore Bouchard

citoyenne libre et historienne professionnelle,  
Chicoutimi, Ville de Saguenay (1948 - )

“La transidentité et la théorie du genre  
— Récit de vie —”.

Texte inédit. Chicoutimi : Les Classiques des sciences sociales, 20 décembre 2019.

Avant de commencer à explorer le sujet, convenons d’éviter de parler de la question médicale. Pourquoi ? Pour un, parce qu’on l’a déjà évoquée à de multiples reprises depuis ma sortie du mois de mars 2007 et que j’ai dit tout ce que j’avais à dire à ce sujet. Pour deux, parce qu’on en connaît maintenant assez bien les effets, les contraintes et les considérants. Pour trois, parce qu’elle concerne un aspect strictement esthétique et qu’elle empêche d’aller au-delà du visuel. Et pour quatre, parce qu’on pénètre une intimité à la fois biologique, psychologique et intimiste que je n’entends plus partager avec le public.

À cette étape de ma vie (j’ai eu 71 ans le 4 octobre 2019), ce qui m’importe plus particulièrement c’est de répondre à la question qui pèse dans tous les esprits dès qu’on traite de la transidentité : j’entends par là et sans détour la question de celui ou celle qui a vécu toute sa vie avec cette réalité incontournable pesant lourdement en elle. Dans *« Le deuxième sexe »*, le bouquin qui l’a rendue célèbre (paru en 1949), l’écrivaine existentialiste Simone De Beauvoir a écrit ces mots : *« On ne naît pas femme, on le devient »*. Quand elle a écrit cette phrase lourde de sens qui s’est de suite imposée comme slogan du mouvement féministe naissant ; quand elle a entrepris de s’imposer dans l’espace public sur ces prémices, De Beauvoir entendait alors dénoncer la construction culturelle de l’inégalité homme/femme, et combattre l’idéologie dominante qui renvoie la femme à ses contradictions de manière à faire d’elle un être biologiquement, émotionnellement et intellectuellement inférieure. Une pensée, faut-il le préciser, inspirée de la dialectique développée par Hegel dans sa *« Phénoménologie de l’Esprit »* (paru en 1807).

Si l’auteure a entrepris de dénoncer la situation de la femme assujettie à l’homme comme fondement de la société depuis l’aube des temps, De Beauvoir a cependant manqué une formidable occasion de pousser plus loin sa réflexion sur la question, beaucoup plus vaporeuse, de la construction de l’identité de genre au sein de la société humaine. Cette question cruciale, qui pose la distinction des sexes comme base immuable de tous les rouages de la société humaine, qu’elle soit primitive, archaïque ou moderne, est invariablement la même et se résume à ceci : puisque le sexe d’une personne est déterminé par la biologie, puisqu’il appartient à la mécanique de la procréation et qu’il se manifeste essentiellement par les jeux de rôles déterminants qui y sont associés au sein des sociétés, alors qu’est-ce qui crée en soi le sentiment (le désir ou le besoin) absolu d’être du genre auquel on appartient (ou qu’on croit appartenir) ? Faites votre choix : la génétique, les organes génitaux apparents, la fonction de reproduction et les hormones, la conscience ou la société ? Quelle est la part de l’inné et la part de l’acquis sur la question de l’identité de genre ? Quoi qu’il en soit, le débat est en cours, l’émotion et les préjugés le disputent à la science dans tous les échanges, et les avis divergent.

Cette question, je me la suis personnellement posée pendant la plus grande partie de ma vie, alors que mon identité de genre conteste, depuis ma plus tendre enfance, ma réalité biologique sexuée, et il aura fallu que je vive l’expérience traumatisante de la transidentité nettement affichée dans ma société pendant près de douze ans pour avoir enfin un embryon de réponse. Qui est à l’origine de ce trouble que la médecine moderne, dans son inconfort comme dans sa méconnaissance du phénomène observable et sans trop savoir pourquoi, a qualifié arbitrairement au fil du temps de dysphorie de genre, trouble de l’identité de genre, syndrome de Benjamin, transsexualité ou transgendenrisme ? De l’inné ? de la génétique ? ? ou de l’acquis ? ? ?

Pour ceux et celles qui sont soumis à la question sans qu’ils n’y soient pour rien et qui doivent vivre avec tout l’inconfort que cela présuppose dans leurs rapports avec les autres, le dilemne se situe en dehors du cadre d’analyse dans lequel pateaugent toujours la psychologie, l’anthropologie et la médecine moderne. La question est pour mieux dire fondamentale et nous renvoie invariablement aux origines de la conscience humaine ! Être ou ne pas être ?

De ma propre expérience de vie et de mon propre questionnement existentiel, je crois comprendre qu’il y a en fait trois sexes et non deux comme il est normalement acquis : 1- le sexe biologique ; 2- le sexe identitaire ; 3- le sexe social. Pour le premier (le sexe biologique), je dirais qu’on naît femme ou homme, c’est selon, et qu’on le reste jusqu’au tombeau. À moins d’être née hermaphrodite réel, et peu importe le maquillage, les hormones de synthèse et la chirurgie plastique, cette biologie inscrite en nous à la conception est strictement organique, génétique et inchangeable dans l’absolu. Pour le deuxième, qui correspond en fait à l’identité de genre, il concerne intrinsèquement la psychologie de l’individu eu égard à la perception intrinsèque et irrévocable qu’il a de son propre genre (le fameux « moi » si cher aux théories freudiennes). Et pour le troisième, qui est le sexe social, disons simplement que c’est le regard que porte un individu sur soi par rapport aux autres, le regard que porte la société sur cet individu, et la convention qui fixe —ou interdit— les rapports et le passage de l’un à l’autre. Dans tous les cas, les deux premiers (le sexe biologique et le sexe identitaire) sont permanents et inchangeables, et seul le troisième (le sexe social) peut subir un changement, s’altérer et s’adapter car il est de l’ordre du visuel, de la perception du monde et des choses, et des conventions.

Le sexe identitaire, bien qu’il soit pour une bonne part lié à la fonction sexuelle de l’individu (émotions, sentiments, fantasmes et pulsions), n’est cependant pas sans personnalité. Pour l’apprécier, il suffit d’évoquer la part que prennent les modes dans son expression, la multiplication des cas de transidentité qui a pris ces dernières années l’allure d’une épidémie, et la modification des comportements sociétaux eu égard à ce phénomène typiquement humain. Cette perception identitaire de genre est déclenchée habituellement dans les grands moments de l’enfance, dès qu’il enregistre les premiers codes visuels et sonores qui marquent une différence entre un homme et une femme. Dans ce champ d’action et d’interprétation, cette perception est conditionnée par l’éducation, la culture et la religion, et est déterminée par la société à travers laquelle elle s’identifie, s’exprime, se manifeste et se personnalise. Une fois déclenché, le sexe identitaire (le genre psychologique) est irréversible. Il prend une forme idéalisée et une personnalité, toutes deux conditionnées par la culture dans laquelle il évolue et par laquelle il s’exprime. Peu importe qu’il soit en contradiction avec son sexe biologique, peu importe tout ce que l’on fera pour replacer les morceaux du casse-tête dans l’ordre « naturel » des choses, le sexe identitaire est acquis pour la vie sitôt qu’il émerge de la prise de conscience (je parle bien d’un « acquis », a contrario de l’inné et avec tout ce que cela implique comme ressorts).

Jusqu’à tout récemment, la société considérait que le sexe biologique et le sexe identitaire ne faisaient qu’un. La transidentité d’une personne était alors perçue comme un geste criminel punissable des pires châtiments. Depuis les premiers soubresauts du présent millénaire, par l’entremise des communications, des médias sociaux et de la révolution culturelle planétaire, elle est passée de la marginalité à la tolérance protégée par la loi, puis à la normalisation. Sous l’action du mouvement LGBTQ, qui est en train de dépasser en puissance politique le mouvement féministe rendu au bout de sa course, les choses changent d’ailleurs rapidement à ce sujet. Le phénomène n’épargne aucune société ; qu’elle soit totalitaire, démocratique ou théocratique peu importe, la question est à l’ordre du jour partout et suscite le débat. Certes, comme c’est le cas pour les individus, les sociétés n’avancent pas toutes à la même vitesse, mais elles n’en sont pas moins toutes confrontées à cette réalité devenue incontournable.

Au cours de l’été 2019, *« la plus grande étude ADN jamais réalisée »* par un groupe de chercheurs en Europe et aux Etats-Unis a confirmé que si l’orientation sexuelle *« a bien une composante génétique »*, il n’y a cependant *« pas* de gène gay unique, mais de nombreux petits effets génétiques répartis dans le génome ». Sans en avoir la preuve scientifique, on peut estimer que la science finira bientôt par déterminer un constat similaire sur la question de l’identité de genre. Ce qui nous ramène inévitablement à la société comme principal déterminant de l’identité de genre. En fait, comme pour la violence et le suicide, l’identité de genre chez l’être humain est d’abord et avant tout déterminée par la société. Le simple fait qu’on répudie, accepte ou idéalise cette réalité humaine, selon qu’on vit dans un pays progressiste ou réactionnaire, témoigne de cette réalité criante.

Ce qui nous amène à discuter de la fameuse « thorie du genre » si violemment dénoncée par le pape, par les sociétés réactionnaires et par les religions qui défendent bec et ongles le pouvoir des hommes au détriment des femmes et des genres considérés par eux comme alternatifs. Personnellement, je ne crois pas, mais alors pas du tout, au bien-fondé de cette théorie voulant qu’on choisisse son genre à l’enfance comme s’il eut été d’un vêtement. L’émergence tout à fait récente de cette théorie, apporte cependant dans son sillage un élément de preuve voulant que le principal déterminant de l’identité de genre est sociétal puisque c’est la société qui permet que les choses soient ainsi, qui met en place les règles dictées pour gérer ce phénomène nouveau, qui le répudie ou le stimule c’est selon et qui, aujourd’hui, favorise son avènement au point de l’enseigner dans les écoles et de le proposer comme un choix banal parmi d’autres aux enfants qui en font le souhait.

Dans ce contexte social émergeant, il m’importe de préciser cependant que la dysphorie de genre qui, pour ma part, a empoisonné la grande partie de mon existence, n’a absolument rien à voir avec ce qui se dessine aujourd’hui dans notre société par le biais des écoles maternelles, primaires et secondaires. Certes, la souffrance que j’ai vécue peut s’expliquer de bien des façons, mais elle n’a pas été un choix en ce qui me concerne. Et si j’avais pu y échapper, comprenez bien que j’aurais fait tout ce qui était alors en mon pouvoir pour y arriver et afin de me libérer d’un tel inconfort. A quatre ans, quand le déclic s’est fait en moi à l’instant où j’ai chaussé pour la première fois les bottes et endossé le survêtement de ma cousine parce que nous étions trop pauvres pour que j’ai mes propres vêtements d’hiver, à ce moment précis dis-je bien le sort était jeté en ce qui me concerne. Par ce concours de circonstances, j‘étais alors devenue, dans ma tête, oui dans ma tête et dans tout mon être, une fille, bien que tout le reste était garçon, y compris le caractère, la manière de l’exprimer et les pulsions que mon adolescence prit sur elle d’ajouter sans mon consentement.

Ce déclic n’a strictement rien à voir avec l’inné. Il est culturel. Vêtements d’hommes ou vêtements de femmes, pantalons ou jupe, maquillage ou pas, mimétisme de la voix et des manières… Se mettre en retrait des autres pour vivre sa réalité devenue incontournable ou le vivre à découvert avec tout ce que cela aurait impliqué comme rejet de mes compagnons de classe et de mes amis, suppléments de souffrances. Tout ça relève de l’esthétique et des conventions, des comportements convenus ou refusés, des appentissages, de la culture, des tabous, de la religion et des lois. Ce qui est la société ! Aujourd’hui, dans la foulée de la théorie du genre, on apprend aux enfants qu’ils peuvent choisir leur genre à la carte. Tant mieux s’ils réussisent à y trouver leur bonheur, ce dont je doute sur un temps plus ou moins long. Mais ce n’est pas ce que j’ai vécu ; dans mon cas, la frontière entre les deux genres était brutale, contraignante et dangereuse, alors qu’aujourd’hui cette frontière a disparu, les tabous ont été pulvérisés et franchir cette frontière peut même devenir un atout dans notre société. Ces nouveaux cas ne sont donc pas comparables. Mon cas, en est un bien nommé de « dysphorie de genre », et cela n’a strictement rien à voir avec le phénomène nouveau de la « théorie du genre ». Tous deux sont a priori déterminés par la société, mais les deux n’appartiennent pas à la même réalité existentielle…

Dans sa chronique du 19 novembre 2019 *« Le pouvoir du lobby LGBTQ+ »*), la chroniqueuse et auteure Denise Bombardier soulève la question du lobby LGBTQ+ qui, selon elle aurait été détourné de sa mission et instrumentalisé pour imposer *« une transformation progressive de la langue française, qui se décline, on le sait, au masculin et au féminin ».* En fait, ça va beaucoup plus loin que ça. Je ne le dirai jamais assez. L’identité de genre n’est pas le sexe. C’est une perception de soi dans le groupe. Dans sa tête et dans le plus profond de soi, de la prime enfance aux portes du trépas, on est femme ou on est homme, et cette perception irrépressible de soi relève du culturel. Ce sont des points de repère incontournables auxquels chaque individu est confronté dans une société.

Cela dit et étant, la question des *« non-binaires »*, qui vient tout juste d’apparaître comme par magie sur la scène sociétale sans que personne ne s’y attende, c’est autre chose ! Ceux et celles qui s’entendent désormais ainsi nous envoient donc un message ; ils nous disent qu’ils refusent de s’associer à un groupe genré. Ça ne se compare en rien à la transidentité qui est même tout le contraire ! D’ailleurs, cette notion tout à fait nouvelle de non-binaire, de non-genré ou de bigenré, s’inscrit parfaitement bien dans la perspective d’un pays post-national tel qu’annoncé par le premier ministre Justin Trudeau au début de son premier mandat à la tête du gouvernement du Canada. C’est une construction idéologique sinon politique qui relève d’un phénomène tout à fait nouveau : celui de la dé-socialisation. Dans cette optique, il n’y a donc plus de société, plus de points de repère identitaires, plus de religion, plus de culture et plus d’histoire ; il n’y a que des individus qui forment une biomasse...

Fin du texte